BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Jean Haudry, *L'indo-européen* : Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2017, 156 pages.

L'ouvrage est issu d'une réimpression en fac-similé de la dernière édition revue et corrigée du « Que sais-je ? », nº 1798, précédée d'un avant-propos de l'auteur et suivie d'une mise à jour bibliographique de Pierre Ragot. Ce livre dense et concis, qui a rendu d'immenses services et qui, sans aucun doute, en rendra tout autant encore aux étudiants, aux chercheurs, au quidam intéressé par le sujet, propose une riche présentation d'ensemble du matériel reconstruit de l'indo-européen, dont sont issues la plupart des langues modernes d'Europe, ainsi que plusieurs langues d'Asie, à partir d'une recherche approfondie et d'une méthode érudite.

Cette synthèse panoramique des connaissances acquises dans les divers domaines de la reconstruction de l'indo-européen est organisée autour de six chapitres, abordés selon l'ordre usuel pour les langues historiques – Phonologie, Morphologie, Composition, Syntaxe de la phrase simple, Syntaxe de la phrase complexe, Lexique. L'auteur s'excuse dans l'avant-propos de ne pas avoir inclus une discussion d'hypothèses récentes, ce qui aurait entraîné une augmentation considérable du nombre de pages. Le fac-similé explique aussi pourquoi la notation des phonèmes n'a pas évolué dans l'ouvrage selon l'usage actuel.

Il est certain que, même si l'on peut définir l'indo-européen comme un stade dynamique d'évolution entre langues, plus que comme « une langue » (p. 3), et que le postulat selon lequel « il n'y a aucune raison de supposer que les langues préhistoriques fonctionnaient, s'organisaient et évoluaient autrement que les langues des époques ultérieures » est discutable, la majorité des reconstructions et des méthodes de reconstruction sont conservées de nos jours. Le parti de la prudence avec laquelle l'auteur présente le statut phonologique des laryngales et leur nombre l'emporte toujours. Le livre intègre même la théorie glottalique, quoique sans citer ses auteurs, V.V. Ivanov et T.V. Gamkrelidze (absents également des bibliographies). La reconstruction, entre autres, de la déclinaison du « père » en indo-européen, à la laryngale près (qui n'est pas certaine), est déjà la même que celle posée dans les ouvrages publiés ces dernières années sur le sujet. Le principe illustré à plusieurs reprises dans l'ouvrage d'une évolution d'un contenu sémantique vers un contenu grammatical est toujours de mise et appliqué dans de très nombreuses recherches.

Les éléments à discuter ou réviser dans l'état actuel de la recherche sont très peu nombreux : p. 14, le *ḫḫ* de hittite *paḫḫur/n-* « feu » est assimilé à une laryngale (**h*$_2$) dans les dictionnaires étymologiques récents, en raison d'une interprétation phonologique particulière en hittite, alors que l'ablaut fut éliminé dans le grec πῦρ ; p. 19, l'auteur pose l'existence de racines dont la voyelle intérieure est *a*, par exemple **yag-* (gr. ἅγιος), alors que, selon d'autres, il n'est pas nécessaire de supposer un *a* intervocalique pour la racine en indo-européen (**Hieh*$_2$*ĝ-*) ; p. 25, il aurait peut-être été utile de préciser pourquoi il serait préférable de poser une racine **ed-* et non **h*$_1$*ed-* (lat. *edō*) ; p. 69-70 et 76-78, la reconstruction des désinences verbales

nécessiterait éventuellement une révision ; des études récentes viendraient compléter aussi les quelques lignes p. 109 consacrées à l'ordre des mots dans la phrase ou compenseraient l'absence de paragraphe sur les chaînes de particules si essentielles en indo-européen. Bien plus souvent, au contraire, ce sont des éléments modernes qui apparaissent au fil des pages, sans qu'ils soient repris dans les dictionnaires étymologiques les plus récents : p. 16, l'auteur explique le traitement particulier de grec πῑθί « bois ! », détail important que ne reprennent pas ces mêmes dictionnaires.

Ce livre expose également quelques vues propres à l'auteur, comme sa « théorie des deux modèles », et, ce qui est remarquable avec l'impératif de concision qu'impose sa taille, propose d'autres suggestions, qui n'ont pas été encore exploitées, mais qui pourraient donner lieu à des études nouvelles. Certaines prises de position suscitent l'intérêt et invitent à réfléchir à la question : p. 5, l'auteur défend son principe de reconstruction comparative en l'illustrant à l'aide la racine **sē-*, qui aurait d'abord signifié « enfoncer », puis « semer » puisque « 'planter' et 'semer (grain à grain)', c'est 'enfoncer' », quoique la culture des céréales, la plus ancienne, recoure au geste de jeter les graines sans les enfoncer. D'autres idées encore offrent des pistes d'études qui renouvellent profondément la recherche et pourraient être mises à profit, en particulier, pour la genèse de la conjugaison ou pour la théorie de la racine indo-européenne : p. 23 et 78, l'auteur admet qu'« il est probable que les désinences verbales sont issues de pronoms personnels suffixés » (comme dans d'autres familles de langues) ; p. 71, il ne serait pas exclu de mettre en rapport l'analyse des voix en indo-européen qui est proposée par l'auteur avec une conjugaison initialement ergative ; p. 25, la racine est définie par deux consonnes, les voyelles étant apophoniques, comme celles de **ped-* et de **$h_2$eg-* « pousser » (que l'on pourrait poser, si l'on osait le faire comme dans les langues sémitiques, avec les deux seules consonnes, *PD, *h_2G) ; p. 27, à partir de la racine de « briser », l'auteur suppose qu'il a dû exister d'autres infixes que l'infixe nasal et qu'il faut admettre la possibilité de préfixes indo-européens, **s*, **u̯*, **d*, **k*…, deux idées qui pourraient être associées et rapprochées des incréments d'autres langues, jouant eux aussi un rôle sémantique dans le développement de la racine. Le renouvellement des suffixes étudié p. 61, avec un classement fort utile, pourrait donner lieu à un approfondissement à partir de contacts de langues (le *p* « sur » et d'autres postpositions du moyen-égyptien aideraient-ils à comprendre quelques renouvellements de suffixes en indo-européen tels que les pose l'auteur par *agglutination* ?).

Le traitement de matériaux aussi malaisés à sélectionner est donc d'une clarté et d'une minutie exemplaires. La consultation de cette analyse savante, hardie et presque parfaitement à jour, même si elle ne fera sans doute pas l'unanimité, continuera d'être profitable aux lecteurs, étudiants et autres. Saluons le génie de la méthode et l'ouverture d'esprit dont fait preuve cet ouvrage. Avec une science admirable, Jean Haudry apporte des lumières nouvelles et ouvre de nombreuses portes à des études nouvelles sur l'indo-européen.

Marie-Ange Julia.

Pedro Duarte, Frédérique Fleck, Peggy Lecaudé et Aude Morel (dir.), *Histoires de mots. Études de linguistique latine et de linguistique générale offertes en hommage à Michèle Fruyt* : Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2017, 566 pages.

Pas moins de quarante-et-une contributions rendent ici hommage à l'immense carrière de M. Fruyt. Ce nombre, la variété des thèmes abordés et la qualité des

auteurs témoignent de l'étendue des domaines de recherche de M. Fruyt et du respect international qu'elle s'est acquis.

Sous le titre « Origines », la première partie regroupe cinq études consacrées à des étymologies encore débattues. J. Clackson (« *Adulatio* », p. 27-34) propose pour les termes *adulatio* et *adulor* une nouvelle étymologie qui pourrait illustrer le rôle de la métaphore dans la constitution du vocabulaire latin, phénomène déjà mis en lumière par Michèle Fruyt. Pour Ch. de Lamberterie (« Le couple *tacere* – *silere* du latin : étude étymologique », p. 35-59), la confrontation du latin avec le gotique, seule langue à présenter des correspondants assurés des verbes *tacere* et *silere*, et avec l'arménien, montre des concordances d'origine et d'emplois qui permettent à l'auteur de proposer une nouvelle base indo-européenne pour la reconstruction étymologique des deux termes. S'intéressant à l'étymologie de *morbus*, G.-J. Pinault (« *Morbus* ou la déréliction », p. 61-72) rattache le mot à une racine signifiant l'oubli, la négligence et l'abandon. R. Garnier (« Sur l'étymologie du lat. *caelebs* "célibataire" », p. 73-83) voit dans *caelebs* « une rétroformation de **caelibet* "*quaelibet*" qui formait jadis le noyau d'une phrase entière : **qui quaelibet facit*, "celui qui fait ce qui lui chante". » Enfin, V. Martzloff (« Latin *uxor* "épouse" et ses correspondants italiques. Où en est le débat scientifique sur l'étymologie ? », p. 85-95) reprend le dossier du célébrissime *uxor* et donne un regain d'autorité à l'hypothèse arménienne.

Dans la deuxième partie, « Formation », quatorze contributeurs décortiquent les processus de constitution et de développement du lexique latin. G. Capdeville (« Autour des bois sacrés », p. 99-125) analyse les trois termes utilisés par les Latins pour désigner un bois sacré, *lucus*, *nemus* et *silva*, pour définir leurs étymologies, définitions et emplois. Il apparaît en conclusion que ces trois mots « ne s'opposent pas entre eux par des caractères de sacralité ou de naturel, mais <qu'>ils se distinguent par des champs sémantiques d'amplitudes diverses » (p. 120). G. Bonnet (« Brèves réflexions sur la notion de morphème dans la grammaire ancienne », p. 127-134) montre les limites et la spécificité de l'analyse morphologique dans le discours grammatical des anciens, discours qui implique constamment le référent dans l'étude du lexème. M. Guérin (« La série des lexies *biremis*/*triremis*/*quidriremis*/*quinqueremis nauis* : une curiosité morphologique et sémantique », p. 135-144) s'intéresse aux désignations des navires de guerre et plus précisément aux désignations suivant le nombre et l'agencement des rangs d'avirons en se fondant non seulement sur la méthode linguistique, mais aussi sur les acquis de l'archéologie. J.-P. Brachet (« Note sur la formation du substantif *artifex* », p. 145-153) passe en revue quelques exemplaires de noms en *-fex* (*pontifex*, *carnifex*, *opifex*) pour se concentrer ensuite plus longuement sur *artifex* qui ne serait pas analysable comme un composé et dont le second membre serait utilisé comme « quasi-suffixe », à l'image d'*aurifex*. Remettant en question les conclusions de A. Ernout (*Les Adjectifs latins en -osus et en -ulentus*, Paris, Klincksieck, 1949), B. García-Hernández (« Éléments de composition dans les adjectifs en *-osus* et *-o/ulentus* », p. 155-166) est d'avis que les formes étudiées ont d'abord été « des éléments de mots composés avant de devenir des suffixes » et que le processus évolutif dans ce cas précis s'est fait à partir d'unités phraséologiques pour aboutir à la suffixation. Prenant notamment appui sur les travaux de M. Fruyt concernant *Afer*, C. Kircher-Durand (« Quelques énigmes du calendrier romain : le micro-système lexical des noms de mois en *-ber* », p. 167-177) propose une nouvelle hypothèse à la formation des quatre noms de mois en *-ber* qui reposerait sur le lexème *imber* qui « s'est grammaticalisé jusqu'à fonctionner comme un suffixe ». M. Crampon (« Les noms en *-tio* chez Plaute et leur expansion à l'époque républicaine », p. 179-189) étudie la multiplication des substantifs en *-tio* et le maintien de ce phénomène en français. Dans une étude qui situe les adjectifs

intensifs en *per-* et *prae-* par rapport aux comparatifs et aux superlatifs marquant l'intensité, S. Van Laer (« Les adjectifs intensifs en latin : forme, sens et emplois », p. 191-201) confirme le fonctionnement scalaire de l'intensif *per-* (I*per-*), proche du superlatif absolu, et dégage la spécificité de l'I*prae-* qui est d'être « hors-système », « ni un intensif au sens strict … ni un marqueur du degré de comparaison » (p. 199). J.-Fr. Thomas (« Morphologie et sémantique du groupe *exigere*, *exiguus*, *examen* », p. 203-212) analyse la polysémie et les relations sémantiques de trois termes qui, bien que liés morphologiquement, appartiennent sémantiquement à des domaines notionnels différents. H. Rósen (« Autour de la délocutivité migratoire », p. 213-222) étudie la dérivation délocutive en situation de transfert entre deux langues. Se plaçant dans la lignée des travaux de M. Fruyt sur l'agglutination, A. Bertocchi et M. Maraldi (« *Dumtaxat* », p. 223-234) examinent le développement et les emplois de la particule *dumtaxat*. A. Orlandini et P. Poccetti (« Liens de coordination, disjonction et comparaison autour de *quam* », p. 235-248) enquêtent sur « l'emploi de la particule *quam* en tant qu'élément autonome, comme outil de la comparaison » (p. 235). À la recherche d'un ethnique désignant les Latins dans le corpus des inscriptions étrusques, D. Briquel (« Le noms des Latins en étrusque », p. 249-260) montre que les formes *Latine*, *Latinna* et *Latini* sont, en tout cas pour les deux dernières, non pas des ethniques, mais des gentilices, transpositions de noms de familles latins. La véritable désignation des Latins en étrusque est *Latiθe*. Après avoir passé en revue différents projets lexicographiques et productions scientifiques, et avoir montré combien la part consacrée à l'onomastique y est soit ténue, soit erronée, H. Solin (« Pour un dictionnaire onomastique latin », p. 261-268) appelle de ses vœux la création d'un dictionnaire onomastique latin complet et fiable.

Dans la troisième partie, « Évolutions », neuf contributions étudient les lexèmes dans leurs évolutions et changements. À partir des écrits de Saussure et des notes de ses étudiants, M.-J. Béguelin (« Le changement morphologique selon Saussure », p. 271-282) précise la pensée du maître genevois sur la question du changement morphologique et grammatical et plus spécifiquement sur la notion d'identité diachronique. R. Sornicola (« Réflexions sur la formation du pluriel italo-roman à partir des documents de *Cava dei Tirreni* », p. 283-300) analyse le polymorphisme du pluriel à partir d'un corpus constitué de documents notariaux du IX^e^ siècle conservés à l'abbaye bénédictine de *Cava dei Tirenni* dans lesquels s'exprime le polymorphisme des registres parlés. Chr. Touratier (« Vérité diachronique et vérité synchronique », p. 301-312) dresse une description synchronique du latin classique en se fondant sur l'examen des changements phonétiques en diachronie. Il rappelle à cette occasion l'importance de distinguer précisément ce qui relève de la variation phonétique et de la variation morphologique afin d'éviter d'attribuer à l'une ce qui dépend de l'autre. M. Kienpointner (« L'évolution sémantique du lexème *libertas* », p. 313-324) étudie le développement sémantique du lexème *libertas* à partir des occurrences (env. 1600) du mot dans *The Latin Library* et suivant les apports de différentes méthodes d'analyse (sémantique structurale d'Eugenio Coseriu, sémantique du prototype, théorie cognitive de la métaphore…). D'une signification fondamentale stable (« absence de domination par un maître »), *libertas* connaît du III^e^ au I^er^ s. av. J.-C. d'autres usages, jusqu'à connaître, au I^er^ s. apr. J.-C., dans la langue de la philosophie, une identification avec la sagesse (Sénèque). Cl. Moussy (« Esquisse de l'histoire du verbe *caueo* », p. 325-333) montre que la double construction de *caueo*, transitif et intransitif, met en évidence des changements de sens. Si le verbe *ueto* semble peu polysémique, l'analyse de E. Torrego (« Le verbe latin *ueto* : de Plaute à l'*Histoire Auguste* », p. 335-347) fait ressortir deux schémas de complémentation pour le verbe selon qu'il est verbe de parole ou verbe causatif. M.-D. Joffre (« Réflexions sur un cas de synonymie approximative : la concurrence

is/ille », p. 349-360) examine le rôle de la synonymie approximative dans l'évolution du système des anaphoriques et déictiques latins. E. König (« L'article défini et ses emplois : diversité et types de variation », p. 361-373) trace les grandes lignes d'une étude typologique de l'article défini dans les langues européennes actuelles. L'auteur étudie aussi l'origine et le développement des articles définis qui apparaissent à date ancienne suite à l'évolution sémantique et syntaxique des démonstratifs. Dans la suite de parutions récentes sur la nature, le fonctionnement, l'origine et la grammaticalisation de *nedum*, l'étude de Fr. Fleck (« *Nedum* : les intermittences de la négation », p. 375-386) rend compte du développement des emplois de *nedum* sur une période de temps plus longue que les études précédentes et permet de dégager d'importantes variations diachroniques.

Enfin la dernière partie, « Variations », réunit treize articles centrés sur les lexiques techniques. Dans une étude reposant essentiellement sur l'œuvre d'Apicius, A. Christol (« La palette du cuisiner romain », p. 389-401) passe en revue le lexique chromatique de la cuisine des anciens Romains, qui apparaît bien spécifique. O. Spevak (« La construction *-tio* + *esse* dans les textes normatifs de l'époque préclassique », p. 403-411) étudie une construction récurrente dans la langue juridique et montre que les noms verbaux remplissent dans ce contexte une fonction spécifique pour dénoter des procédures et des actions juridiques. T. Taous (« En passant par le lat. *pronomen* : promenade au cœur d'une (r)évolution terminologique », p. 413-424) étudie une question centrale qui manifeste « la complexité inhérente à l'émergence d'une classe grammaticale » (p. 413). S'attachant à l'articulation entre lat. *pronomen* et lat. *articulus*, l'auteur montre que si les Latins ont pressenti la classe de l'article, il existe un écart entre l'évolution de la langue latine et la tradition artigraphique qui peine à lui reconnaître une existence. S. Roesch (« La catachrèse [*abusio*, *abusiue*] dans le commentaire de Servius à Virgile », p. 425-436) examine les conceptions anciennes de la catachrèse avant d'étudier ce que dit Servius sur le trope, qu'il tend à considérer comme un abus. P. Duarte (« Les lacunes lexicales. Le témoignage de Pline l'Ancien », p. 437-451) étudie la constitution du lexique technique de la peinture et de la sculpture à partir d'un corpus constitué par les livres 34 à 36 de l'*Histoire naturelle* de Pline. Si ce dernier signale des lacunes lexicales, c'est surtout, semble-t-il, pour porter un regard critique sur les locuteurs latins, « peu curieux de maintenir certains termes ou de créer de nouvelles dénominations » (p. 449). Partant d'une comparaison avec le grec, G.V.M. Heverling (« Sur quelques aspects de la formation verbale dans la langue poétique », p. 453-465) met en évidence l'existence de différences entre le vocabulaire de la prose et celui de la poésie et montre la prévalence des formes verbales simples – au détriment des composés – dans la langue poétique latine. P. Cuzzolin (« Quelques réflexions sur l'alternance *plus-magis* en latin archaïque », p. 467-476) fait remarquer que l'on ne dispose toujours pas d'une recherche systématique sur la distribution de *magis* et de *plus* dans les formes comparatives. Sa propre étude, sur un corpus constitué des textes de Livius Andronicus, Ennius, Plaute et Caton l'Ancien, montre la fréquence de la comparaison exprimée par une subordonnée. L. Sznajder (« Autour des complétives en *quod* en latin biblique », p. 477-488) étudie les raisons de l'expansion des complétives en *quod* (les complétives en *quia* ayant fait l'objet d'un article précédent) dans le latin biblique et met en évidence le rôle des langues sources dans le développement de ce schéma syntaxique. L'étude de G.B. Tara (« Conditions d'emploi des tournures *habeo* + participe parfait passif et *habeo* + infinitif en latin tardif », p. 489-504) entend préciser les conditions d'emploi de ces deux tournures à partir d'un corpus très large couvrant toute la latinité. L'auteur est d'avis que « le verbe *habeo* n'est pas complètement auxiliarisé dans les constructions *habeo* + p.p.p. et *habeo* + infinitif » (p. 501). C. Arias Abellán (« Le lexique latin et ses

variétés diaphasiques », p. 505-517) propose une analyse du sémantisme de *uiridis* dans les *Carmina Latina epigraphica* et dans les traités d'agriculture qui lui permet de dégager les significations de l'adjectif : dans le corpus épigraphique, la valeur sémantique « immatérielle et métaphorique » prévaut, quand dans le corpus des agronomes, c'est la valeur sémantique « tangible et matérielle » qui a la préférence. C. Bodelot (« L'ellipse dans une scène de *seruus currens* chez Térence : une variation diaphasique multifactorielle », p. 519-527) combine les approches linguistique, extralinguistique et littéraire pour préciser le rôle de l'ellipse dans les v. 351-369 de l'*Andria* de Térence « marque superficielle, contingente de la parole de l'immédiat » (p. 525). Pour C. Fry (« *Igitur* en marqueur de l'emprise psychologique. Le cas sallustien à la lumière de la linguistique psychiatrique », p. 529-541), l'étude des emplois d'*igitur*, qui introduit le plus souvent des conclusions à dénotation ou connotation négatives, révèle le narcissisme de Salluste. Étudiant la place du réfléchi dans les propositions du discours indirect, B. Bortolussi (« La place du pronom réfléchi sujet dans le discours indirect et son interprétation », p. 543-556) montre entre autres que le pronom réfléchi présente deux formes, une faible et une forte, et que « ces deux formes sont en distribution complémentaire en fonction du type d'interprétations qu'elles reçoivent » (p. 553).

Ces contributions, toutes suivies de bibliographies, attestent de la richesse, de la qualité et la profondeur de la recherche actuelle sur la linguistique ancienne. Il est vrai qu'elle repose sur les épaules d'un géant.

Catherine Sensal.

Bernard Bortolussi, *Syntaxe des indéfinis latins,* quis*,* quisque*,* alius (*Lingua Latina*) : Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2015, 287 pages.

L'auteur, spécialiste de la syntaxe latine et de ses rapports avec la pragmatique, a écrit une *Grammaire du latin*, éditée en 2000 chez Bescherelle, qui visait un large public. Tiré de son HDR sur les indéfinis latins qui a valu l'attribution en 2014 du prix de la Fondation E. Benveniste à Bernard Bortolussi (désormais B.B.), le présent ouvrage qui a été publié avec la contribution de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres s'adresse à des lecteurs plus avertis, connaissant les différents modèles linguistiques élaborés depuis le milieu du vingtième siècle.

L'introduction, de 21 pages, précise d'emblée la problématique : comment se fait-il que, dans une langue à ordre libre comme le latin, certains termes aient un placement contraint à la différence de leurs correspondants dans des langues à ordre fixe, telles que l'anglais ou le français, qui sont « flottants » ? Il en est ainsi de certains indéfinis existentiels (*quis*, *quisquam*) et du distributif *quisque*. Après avoir dressé un bilan des études sur le sujet, B.B. précise l'originalité de sa démarche qui se situe dans le cadre d'une théorie de l'ordre des mots, c'est-à-dire des constituants de l'énoncé, éclairée par les travaux de Jean-Claude Milner et par les études d'inspiration fonctionnaliste comme celles d'Olga Spevak et de Christian Touratier. Il précise que son approche, syntaxique, qui fait l'hypothèse d'une « périphérie gauche » (dans laquelle figurent notamment les subordonnants et les marqueurs de la force illocutoire mais aussi des catégories fonctionnelles comme celles de Topique ou de Focus) dans la configuration de la phrase, emprunte un certain nombre de caractéristiques de la grammaire générative et intègre la dimension pragmatique. Cette dimension a été particulièrement développée par Anna Orlandini, Alessandra Bertocchi et Mirka Maraldi dans leurs travaux sur la quantification sémantiquement définie. Il ne s'agit pas seulement de donner la mesure de la quantité mais aussi

d'assurer la référence d'individus ou d'évènements dans le monde actuel et à travers les mondes possibles. La comparaison avec d'autres langues, apparentées ou non, montrera que les contraintes observées en latin participent d'une problématique plus générale qu'elles contribuent à éclairer dans une perspective typologique. Les corpus retenus appartiennent à différentes époques pour mieux appréhender continuité et changements.

La matière est distribuée en trois parties de volume à peu près équivalent. Une première partie est consacrée à *quis* et comporte 80 pages. À l'aide d'une analyse minutieuse de plus de 179 exemples (179 numérotés avec souvent des subdivisions a, b, c ou d) qui n'hésite pas à recourir une formalisation « technique » (logique par exemple), sont examinés successivement les emplois autonomes de *quis* puis ses emplois en placement contraint. Ces derniers apparaissent toujours dans des énoncés non-assertifs et après des modalisateurs et subordonnants bien particuliers tels que *si* ou *num*. L'univerbation (*siquis*, *nequis*, *numquis*) est un argument de poids pour affirmer que l'adjacence de *quis* à certaines catégories est un phénomène déterminant son emploi. Cette première partie recourt à une notion fondamentale introduite dès l'introduction générale, celle de TPN (Termes à Polarité Négative) en relation avec les conditions pragmatiques déterminant une orientation négative des énoncés. C'est en effet la combinaison avec d'autres opérateurs qui induit un placement contraint pour des quantificateurs existentiels ou universels. Ainsi *quis*, dans la portée d'une négation à laquelle il sert de forclusif, a contribué à exprimer une quantification universelle négative. La spécificité de *quis* est mise en évidence par sa confrontation avec d'autres indéfinis comme *aliquis*, *quisquam* et cela permet d'utiliser les notions de *donkey sentences* ou de *c-commande*. Les termes techniques sont généralement notés dans la langue des théoriciens qui les ont créés comme on le voit dans la table des abréviations (p. 7) et certains signifiés peuvent ainsi être associés à des signifiants différents…

La deuxième partie concerne *quisque*. Elle se déroule sur 57 pages et plus de 136 exemples y sont analysés dans la même perspective que ceux du corpus relatif à *quis*. *Quisque* a une valeur distributive inhérente mais son mode de distribution est interprété différemment suivant son placement et selon la sélection du constituant auquel il s'adjoint. Or les contraintes de placement ne s'appliquent pas en latin à tous les termes exprimant la quantification distributive (cf. *singuli* et les autres adjectifs numéraux distributifs). Sont d'abord étudiés les emplois de *quisque* « indéfini de libre choix » en concurrence avec *quisquis* puis ses emplois comme « quantitatif ». Sont alors mis en évidence la « présupposition d'un ensemble » même dans son emploi autonome puis les formes de distribution et de parcours d'un ou de deux ensembles appartenant ou non à la même prédication. Le constituant auquel il s'adjoint définit le critère de distribution (adjectif numéral ordinal, adjectif qualificatif au superlatif, adjectif ou pronom réfléchi) de l'ensemble présupposé ou construit. Dans le cas du réfléchi, l'accent est mis sur la relation bijective particulière que Safir et Stowell ont appelée « quantification bi-nominale ». Est également évoquée la relation de *quisque*, qui a les propriétés interprétatives d'un quantificateur universel, avec la pluralité. Exprimant la quantification universelle, *quisque* se différencie de *quisquis* qui conserve sa valeur d'indéfini de libre choix comme le montrent les emplois dans des propositions introduites par *ut* qui peut se traiter comme un opérateur événementiel. Après deux derniers points consacrés, le premier à la fonction anaphorique de *quisque* et, le second, à sa fonction syntaxique, B.B. conclut que l'adjonction de *quisque* à une position déclenche dans tous les cas une quantification événementielle corrélative de la quantification des éléments d'un ensemble. Quelques occurrences dans lesquelles *quisque* semble être un quantificateur non-adjoint montrent que la frontière peut être ténue entre un emploi comme indéfini tendant vers la quantification

universelle et un emploi purement distributif, qui peut lui aussi recouvrir simultanément une quantification universelle de l'ensemble considéré.

La dernière partie est dédiée à l'étude d'*alius* et occupe 72 pages examinant plus de 174 exemples. Trois emplois sont distingués : autonome, conjoint et apposé. Toutefois cette dernière distinction est difficile à percevoir en latin. Les constructions distributives *vs* énumératives et partitives sont successivement examinées avec une attention particulière au cas de la (*sic*) polyptote. B.B. reprend dans cette dernière partie les méthodes d'analyse utilisées pour *quisque* en soulignant l'originalité d'*alius* qui produit plusieurs types de quantification : parcours énumératif d'un ensemble ou parcours et quantification quand deux occurrences du même *alius* apparaissent contiguës. La relation interprétative qui unit les deux occurrences d'*alius* (distributif-réciproque et distributif-oppositif) est en effet déclenchée par la contiguïté des constituants.

Huit pages de « conclusions et perspectives » reprennent l'essentiel de l'enseignement tiré des analyses des trois parties en faisant observer que les emplois de *quisque* et d'*alius* mettent en lumière une contrainte de placement qui peut passer inaperçue : la contrainte d'apparition des anaphoriques et plus généralement des diaphoriques. Pour finir, B.B. cite quelques phénomènes candidats à l'application d'analyses liant syntaxe et interprétation selon les principes généraux ici définis.

La bibliographie, bien documentée, fournie et fort bien actualisée, montre que l'auteur connaît parfaitement le domaine exploré. Nous n'avons relevé qu'une omission, celle de l'ouvrage de Colette Bodelot 1987 cité dans la note 30 de la page 66.

Ce compte-rendu pourra paraître trop succinct aux spécialistes, trop technique pour les non-spécialistes. Les uns et les autres pourront trouver ici une invitation à lire ce livre qui fera date dans l'histoire de la linguistique latine. On comprend, à la lecture de cet ouvrage sur la syntaxe des indéfinis *quis*, *quisque* et *alius*, l'importance des facteurs relevant de l'information, et par exemple des fonctions pragmatiques comme celle de Topique, dans les contraintes de l'ordre des mots en latin « classique ». Le placement contraint de certains mots était déjà en distribution complémentaire avec les marques casuelles pour dénoter autre chose que les actants et circonstants mis en lumière par la structure syntaxique des propositions. Cela a pu faciliter le passage d'une langue dite « à ordre des mots « libre » » sans être pour autant « indifférent » comme le soulignait déjà J. Marouzeau (avec un ordre SOV fréquent) à des langues romanes à ordre fixe SVO. De telles recherches répondent aux vœux formulés dès 1978 par Jean Perrot (qui aurait pu être mentionné) dans un article du numéro 50 de la revue *Langages* intitulé « ordre des mots et structures linguistiques » : il souhaitait que des recherches futures, abordées dans une perspective fonctionnelle, fixent les cadres d'une analyse des structures informatives insérées dans les structures syntaxiques d'une langue donnée. D'autres linguistes s'étaient déjà engagés dans cette voie et, par exemple Christian Touratier, dans le *B.S.L.* 88 de 1993, avec un article intitulé « Structure informative et structure syntaxique » mais il restait de la place pour des études particulières et circonstanciées comme celle que nous offre Bernard Bortolussi.

Chantal Kircher.

Colette Bodelot, Mauro Lasagna, Anna Orlandini, Michel Poirier, *Invitation au thème latin* Latine reddere : Paris, L'Harmattan, 2018, 175 pages.

Le double objectif de cette « Invitation au thème latin » est ainsi présenté par ses auteurs dans l'avant-propos : « 1) aider les étudiants à s'entraîner à l'épreuve

de thème latin au niveau de la Licence ou lors de la préparation aux concours de l'ÉNS, de l'École des chartes et des agrégations de lettres classiques et de grammaire ; 2) fournir à un public plus large d'amateurs avertis l'occasion de redécouvrir un exercice qu'ils ont peut-être jadis pratiqué avec plaisir à un moment ou l'autre de leur cursus scolaire ou universitaire ». Dans cette perspective, l'ouvrage présente deux séries de thèmes littéraires suivis de leur corrigé commenté : une première série de 10 thèmes, dotés de commentaires « qui intègrent le rappel de règles grammaticales fondamentales », et intitulée « Première section : pour débutants et concours » (p. 27-132) ; une seconde série, de 5 thèmes, « suivis de commentaires susceptibles d'intéresser des apprenants d'un niveau avancé », qui a pour titre : « Deuxième section : pour amateurs » (p. 135-169). Les deux séries sont précédées d'une rubrique « Conseils pratiques » en 4 pages, concernant l'utilisation du temps, l'utilité des révisions de grammaire et l'emploi du dictionnaire, puis d'une seconde rubrique intitulée « Remarques », en 6 pages, qui effectue des rappels rapides sur les points suivants : traduction du titre, ordre des mots, changements des catégories de mots, singulier/pluriel, concret/abstrait, négation, *uox media*, juxtaposition/coordination/subordination.

La faible ampleur des rubriques consacrées aux conseils pratiques et aux remarques montre d'emblée que les auteurs ont privilégié, comme méthode de travail, l'observation des thèmes et de leurs commentaires. L'ouvrage est donc davantage conçu comme un recueil que comme un manuel d'apprentissage à proprement parler, et ne comporte pas de partie de révision syntaxique, connaissances que l'étudiant devra d'abord maîtriser avant d'aborder les thèmes proposés. Ainsi, chacun des thèmes présentés n'est-il pas précédé de l'annonce de points de syntaxe spécifiques à revoir avant d'aborder le texte, et les thèmes à observer ne sont pas rangés dans un ordre croissant de difficultés (le premier thème, extrait de la « Vie d'Ésope le Phrygien », de La Fontaine, commence d'emblée par du discours indirect). De même, *l'index rerum*, succinct, renvoie seulement aux points commentés et non aux thèmes eux-mêmes (une seule référence, par exemple, pour l'adjectif verbal, même si le tour est souvent utilisé dans les thèmes proposés ; une rubrique indifférenciée pour tous les subjonctifs « en proposition subordonnée »). Par ailleurs, si l'ouvrage se donne pour but de préparer les étudiants aux concours, notamment à celui de l'École des chartes et de l'ENS, on peut regretter que les sujets proposés soient tirés des annales des années 60 et 70, c'est à dire d'une époque où les textes des épreuves de concours étaient beaucoup plus longs qu'aujourd'hui : le thème proposé de nos jours au concours d'entrée à l'ENS, réservé aux seuls candidats de lettres classiques, est couplé avec un exercice de version dans une épreuve de cinq heures et se limite généralement à quatre lignes. Mais si la longueur des textes proposés dans l'ouvrage peut effrayer les étudiants encore novices, il est certain que dès qu'ils auront les connaissances syntaxiques requises et seront en mesure de profiter de la richesse des commentaires proposés en regard de chacun des thèmes, l'ouvrage ne manquera pas de leur être utile pour les aider à approfondir leurs connaissances et à travailler les transpositions du texte français au texte latin.

Car c'est là la grande qualité de cet ouvrage dont les auteurs espèrent développer chez leurs lecteurs « une sorte de bilinguisme culturel » (p. 14). Pour cela, ils les engagent à posséder « un riche et solide bagage de vocabulaire latin » (p. 17). La recherche de l'expression juste est au cœur de leur travail et ils souhaitent que leur ouvrage soit « un outil de consultation, de confrontation, et surtout de réflexion » (p. 13). En cela, ils s'adressent donc avant tout à un public averti. Ainsi, dans la rubrique préalable intitulé « Remarques », lorsqu'il est question des négations, ce n'est pas pour évoquer les difficultés de maniement des négations ou les erreurs à ne pas commettre – précisions données par les grammaires –, mais pour suggérer des modes de traduction de la phrase affirmative en français, qui peut se rendre en

latin par une double négation ou par une litote. Et c'est au cœur d'un commentaire, lorsqu'une précision s'impose, que les règles d'emploi de la double négation sont rappelées (p. 137). C'est donc la recherche du style, le sens de la nuance, la compréhension fine du texte français et des règles de la langue latine qui ont guidé les auteurs de l'ouvrage : il est à noter que par deux fois dans *l'index rerum* est mentionné l'hendiadys. Car l'ouvrage exprime la passion, l'enthousiasme, qu'ont eus les auteurs à pratiquer le thème latin pendant leur carrière de professeur : c'est tout à la fois « une raison sentimentale » et « une raison pédagogique », déclarent-ils en propos liminaire, qui les a poussés à concevoir ce livre. Les agrégatifs y trouveront une aide précieuse afin d'affiner leur style, car les commentaires de chaque thème offrent des références aux auteurs classiques latins pour l'emploi de telle ou telle tournure, toutes également rassemblées dans un *index locorum* (p. 171). L'ouvrage sera également apprécié des professeurs préparateurs car il leur offre de grands textes français, issus de la littérature classique, qu'ils pourront utiliser en guise d'exercices, intégralement ou en extraits, pour préparer leurs élèves aux différents concours ; ils trouveront aussi une bibliographie efficace qui cite des ouvrages utiles à la pratique du thème et à la connaissance du fonctionnement de la langue latine. Enfin, signalons le soin mis à l'élaboration de l'ensemble (une seule coquille, dans *l'index rerum*, la lettre « t » s'étant malencontreusement égarée à la fin d'un « réfléchit [sic] indirect ») et le caractère très attrayant de la couverture qui reproduit une fresque de Pompéi.

Véronique Cirefice.

Histoire des textes

Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *Alexandre le Grand à la lumière des manuscrits et des premiers imprimés en Europe (XII^e^-XVI^e^ siècle). Matérialité des textes, contextes et paratextes : des lectures originales* (*Alexander Redivivus*, 7) : Turnhout, Brepols, 2015, 608 pages.

La *Revue des études latines* (t. 90, 2012, p. 534-535) s'est fait l'écho du premier volume de la collection « *Alexander Redivivus* », consacrée à l'étude du mythe d'Alexandre dans les littératures européennes au Moyen Âge et à la Renaissance. Le septième volume qui est ici recensé n'est certes pas le dernier de cette collection (quatre autres sont parus entre 2016 et 2018), mais il rassemble les actes d'un colloque qui a clôturé ce programme de recherches, du moins dans le cadre de son financement par l'Agence nationale de la Recherche. L'apport principal de ce projet a été la rédaction d'un grand ouvrage collectif : C. Gaullier-Bougassas (éd.), *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e^-XVI^e^ siècle). Réinventions d'un mythe* (*Alexander Redivivus*, 5), Turnhout, 2014, en quatre volumes, dont le quatrième propose un répertoire des principales œuvres du corpus alexandrin. Après avoir publié cette somme, après avoir consacré plusieurs travaux à une approche surtout littéraire des réécritures du mythe d'Alexandre, C. Gaullier-Bougassas et les chercheurs qui l'entourent ont choisi un point de vue un peu différent, en se concentrant non plus sur le contenu narratif des textes, mais sur leur transmission matérielle, principalement manuscrite mais aussi imprimée. Les différentes contributions réunies dans ce volume portent donc sur le format et la mise en page des manuscrits, dans la mesure où ils reflètent la réception des œuvres ;